

2- Les méthodes Freinet

Avec la libération finissent les grandes vacances, les instituteurs reviennent. Arrive Puech, je l'ai dit, originaire du sud. Grand, brun, costaud, au langage légèrement coloré, mais sans "l'accent" méridional. Il se retrouve à la tête d'une classe hétérogène de garçons, baptisée "Cours Moyen", dont la plupart ne sait pas lire. Une large proportion souffre de retard intellectuel, débilité légère ou marquée, liée aux séquelles de l'alcoolisme familial. Beaucoup n'apprendront jamais ni à lire, ni à écrire ou compter. Les plus jeunes de cette classe ont 8 ans, les plus vieux 13, attendant l'âge légal de 14 ans pour quitter l'école. La pédagogie est simple : obéir et se taire, apprendre par coeur et faire des devoirs à la maison. Le renforcement est encore plus simple : gifles et re-gifles, ou coups de règles sur les doigts. Costaud comme l'est Puech, les garçons sont "*sonnés*" par les gifles et se tiennent tranquilles un moment. Inutile de se plaindre aux parents, ils approuvent ; ils ont subi ça en leur temps et ne connaissent pas d'autre méthode pour apprendre l'autorité aux enfants que de les *tabasser*. Les enfants qui ont eu quelques enseignements pendant la guerre systématisent leurs connaissances, et rattrapent un niveau moyen (c'est mon cas).

La même année arrive Pierre Bénureau.

La première année (1945-1946), il avait récolté, sous l'appellation "Classe de Fin d'Études" les garçons qui venaient de chez Brulon, en âge de passer le certificat d'études primaires, de 12 à 14 ans me semble-t-il, et les filles, qui tous et toutes savaient lire, écrire et compter. Brulon était enfin parti en retraite. Cette année Bénureau avait préparés quelques élèves avec les méthodes classiques, qui s'étaient présentés au "*certif*", mais j'ignore avec quel taux de succès.

J'entre dans sa classe en octobre 1946. Cette année-là il installe un grand aquarium dans le fond de la classe, sous les hautes fenêtres. Et il équipe la classe d'une imprimerie, une des grandes affaires des écoles Freinet : maîtriser la communication écrite jusqu'au stade final, l'imprimé diffusé, et se donner les moyens de le critiquer. Attitude dangereuse, politiquement incorrecte, que combattons tous les inspecteurs de l'enseignement primaire, zélés valets des gouvernements conservateurs (de la SFIO au RPR). Les animaux sont interdits dans les classes, donc l'aquarium !

Quand j'entre dans la classe de Bénureau, nous voilà organisés en équipe, qui peuvent être en compétition ou en coopération, sous un contrat de résultats. Nous rédigeons des textes libres, et les meilleurs sont imprimés dans le journal de l'école : *Ensemble*, qui est diffusé à d'autres écoles du réseau Freinet. Certains textes sont incorporés dans un journal *La Gerbe*, que nous recevons. Imprimer un texte demande de *composter* les lignes à l'envers, avec des caractères mobiles en plomb, que nous bloquons dans la presse à levier. Nous gravons des dessins sur lino, et nous les imprimons, comme les textes, à l'encre grasse, sur une petite presse à vis. Ces feuilles imprimées sèchent sur des fils au fond de la classe, et l'on reparle de l'imprimerie de Gutenberg.

Je crois que c'est à partir de ce moment que les enfants du village ont commencé à ne plus haïr les instituteurs et l'École. Mon père ricanait : nous n'étions qu'une *bande de bons à rien* et c'était pas l'imprimerie qui allait y changer quelque chose ! À cette époque, à la stupéfaction des Portbarquais, nous pouvions choisir d'aller à l'école le jeudi, jour de repos, on s'en souvient.

La matinée de classe était consacrée aux matières scolaires classique : calcul, orthographe, lecture (j'y reviendrai).

L'après midi était consacré aux "activités" :

D'abord l'imprimerie, composition et impression du journal : textes acceptés par Bénureau et linos, souvent gravés par lui.

Entretien de l'aquarium, où les têtards se transforment en grenouilles, et les dytiques ou leurs larves attaquent les autres *bestioles*, au milieu des plantes aquatiques. On va courir les mares le jeudi, avec une petite épuisette et un flacon en verre, pour pêcher des insectes, des larves et des têtards, et les plantes aquatiques qui orneront l'aquarium.

Bénureau nous initie à l'histoire locale : il nous révèle le tracé de la voie romaine impériale qui relie la capitale des Santons, *Mediolanum* (Saintes) à l'Île Madame, en passant par la villa romaine, où Bécuwe implantera le cimetière, et à côté de laquelle le propriétaire construira une villa. (Des fouilles plus récentes - 1987 et 1999 - révéleront qu'il s'agissait d'un établissement viticole). Nous allions y ramasser des tessons de tuiles et de gouttières gallo-romaines, déposées dans le musée de la classe. Le sommet de l'émerveillement fut atteint quand, un jeudi après-midi, pour quelques passionnés, Bénureau sortit de ses réserves une vraie lampe à huile romaine, vieille de 2000 ans peut-être, la remplit d'huile, mit une mèche en coton et l'alluma. Le merveilleux de la réalité dépassait celui des contes.

Nous avons appris ainsi à rester de longues minutes, des heures peut-être, à observer la nature en silence, et la vie aquatique. Quand j'ai eu une bicyclette, j'ai pu faire des belles balades à Montportail, au delà de Fontrenaud. Là commençait l'immensité des marais de Saint-Froult, au bord du Golf de Saintonge, qui n'était pas encore transformé en claires ostréicoles ou stérilisé par la culture intensive du maïs. Bénureau nous avait appris à respecter les fleurs du marais, et les fragiles orchidées des prairies sèches, à voir le vol stationnaire du faucon crécerelle, qu'on nomme ici *baléri*, mot qui évoque bien les battements rapides des ailes de l'oiseau, stationnaire face au vent. Puis, ailes repliées, il tombait, serres en avant, se freinait avant le contact avec le sol, et repartait à tire d'ailes, une proie, souris ou musaraigne, dans les serres. Les autres rapaces étaient rares, les chasseurs, fiers d'eux-mêmes, *faisaient des cartons* sur les milans, buses, busards des marais, qualifiés de *nuisibles*, et accusés de "détruire le gibier" ! Ils mangeaient les hérons, empaillaient les écureuils, et graissaient leurs fusils à la *graisse de sauvagine*. Depuis le marais a été asséché et passé au bulldozer.

Bénureau nous avait enfin initiés à la géographie et la géologie locale. Nous allions dans les falaises, à la Grandplage, à Piedmont, où même à l'Île Madame, récolter des fossiles. Nous rapportions à l'école ammonites, huîtres fossiles, oursins, de l'ère secondaire, et échantillons minéraux, rutilantes pyrites de cuivre de la base des falaises "*sous le Peu*". Nous trouvions du cuivre croyant trouver de l'or. Tous ces fossiles étaient soigneusement étiquetés et placés au musée. Mais pour ces recherches nous devions grimper aux falaises, et parfois nous tacher de glaise. Les parents ne comprenaient pas qu'on se salisse et qu'on risque de tomber, pour quelques cailloux (Et les gifles pleuvaient..).

On mettait des noms sur tous ces échantillons, et animaux, à l'aide des petits atlas illustrés de sciences naturelles des éditions Boubée.

Les séances de lecture à haute voix étaient l'occasion d'une initiation à la grande littérature française (Sous-jacente était la mission officielle de faire disparaître les langues régionales, qualifiées de *patois*). Bénureau nous initiait à la littérature classique : Corneille, *Le Cid* : le combat contre les Maures. "*Nous partîmes cinq cent...*" lecture ânonnée, syllabe par syllabe. Pour les poèmes à apprendre par coeur nous avions Verlaine : "*Les sanglots longs /Des violons /De l'automne...*" Et Baudelaire : "*Sois sage ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille*"... C'était difficile pour des chenapans portbarquais de dix ans. Et Lamartine, et Victor Hugo... La bibliothèque de classe nous permettait de nous confronter à l'intégrale du texte original. Là j'ai compris quelle merveille était la poésie française : cet émerveillement ne m'a jamais quitté !

En 1948-1949 se profile à l'horizon la perspective de l'examen d'entrée en sixième. Bénureau contacte les parents : "Cet enfant a les capacités pour continuer à étudier, pour aller au lycée. Êtes-vous prêts à faire l'effort de l'y envoyer ?". Cela signifie que l'enfant a le potentiel de mémoire et d'intelligence pour continuer des études (Voir Alain, *Propos sur l'Éducation*). Nous sommes cinq dans ce cas. L'examen d'entrée en sixième comporte une dictée simple à laquelle il faut faire moins de cinq *fautes*. (On parle de *faute*, comme à confesse, et non d'*erreur* d'orthographe !). Il faut résoudre un problème élémentaire d'arithmétique.

Il faut donc remettre l'accent sur du "*par-coeur*". Bonjour les stupidités de l'orthographe française *bijoux, cailloux...*, combien d'ailes à rappeler, et combien de pets ? Il faut chantonner les tables de multiplications et faire les divisions avec retenue. (Mlle Martin habitait l'Île Madame et arrivait en classe ou en repartait au gré des horaires des marées qui recouvraient la "*Passe des Boeufs*").

Les deux filles obtiennent brillamment le certificat d'études, Marcelle Renaud est classée première du canton de Saint-Agnant. Elle publie des textes magnifiques dans *Ensemble*. Les cinq candidats à l'examen d'entrée en sixième sont admis. Cela aurait dû clore le bec aux critiques ; mais Bénureau en avait assez de l'hostilité de ces Portbarquais arriérés. Madame Bénureau était restée à la pédagogie réglementaire, et n'avait jamais caché qu'elle n'aimait pas Port-des-Barques, ses marins-pêcheurs alcooliques et ses enfants demeurés.

Ils obtiennent leur mutation, quittent le Port-des-Barques, fin du miracle.

Et pour moi commence l'aventure du lycée Pierre Loti de l'après-guerre, à Rochefort.

Leurs remplaçants, Madame et Monsieur Ambroise, bien que plus "classiques" ont laissé un souvenir plein de compétence et de bienveillance. Monsieur Ambroise s'est impliqué dans la gestion municipale, élu comme conseiller après que les Portbarquais se soient débarrassés de Bécuwe.

Baudelaire : *Recueillement*

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille

Tu réclamaï le Soir : il descend ; le voici...

Pendant que des mortels la multitude vile,

Sous le fouet du plaisir, ce bourreau sans merci,

Va cueillir des remords dans la fête servile...



Lino intitulé : *“Place des Blagueurs”*.

C'est en effet le nom du lieu, sur le port, où se rassemblaient les marins ; ici l'auteur a ajouté la silhouette des remparts de Brouage en arrière-plan)

